



HAL
open science

Les révolutions de Nikolaj Kljuev, poète “ paysan ”

Daria Sinichkina

► **To cite this version:**

Daria Sinichkina. Les révolutions de Nikolaj Kljuev, poète “ paysan ”. Francesco Randazzo. Rivoluzioni e guerre civili. Studi internazionali sull’Eurasia dalla tarda età moderna alla fine del Novecento, Libellula Edizioni, p. 131-159, 2019, 8867354205. hal-03962823

HAL Id: hal-03962823

<https://hal.science/hal-03962823v1>

Submitted on 3 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les révolutions de Nikolaj Kljuev, poète « paysan ».

Contemporain de la seconde génération de poètes symbolistes, Nikolaj Kljuev (1884-1937) a été l'une des figures les plus fascinantes de l'« Âge d'argent » et du modernisme russe. Alors que son œuvre, longtemps interdite, a été redécouverte à la fin des années soixante-dix¹, le nom de Kljuev a été timidement réintroduit dans le champ des études littéraires par le biais, avant tout, de ses liens avec Sergej Esenin, – avec lequel il avait entretenu, pendant une brève période, une relation tumultueuse, comparable à celle de Verlaine et de Rimbaud en terrain français –, du folklore et de la poésie dite « néo-paysanne ». Ce dernier terme, forgé par la critique marxiste au lendemain de la révolution d'Octobre – on le doit à L'vov-Rogačevskij² – et repris dans les études qui ont été consacrées à ce courant à la fin de la perestroïka³ ne recouvre que partiellement une réalité complexe: les auteurs concernés, Nikolaj Kljuev, Sergej Esenin, Sergej Klyčkov, Aleksandr Širjaev, Pavel Orešin, Aleksej Ganin et Pimen Karpov n'ont jamais rédigé de manifeste ni formé une plateforme commune autrement que de façon très abstraite sous la plume du critique Ivanov-Razumnik, intellectuel et critique littéraire très proche du socialisme-révolutionnaire de gauche⁴. D'origines variées malgré l'effet d'homogénéité sociale recherché⁵, aux styles poétiques très différents nonobstant quelques thématiques partagées, ces poètes n'ont pour la plupart de « paysan » qu'une attitude, une façon d'être, une réaction, aussi, spécifique, à la révolution de 1917.

C'est en effet au moment de la révolution que l'idée d'une union entre poètes « paysans » se précise et que Kljuev formule, aussi bien en public qu'en privé, sa nouvelle identité de poète à la fois « populaire (*narodnyj*) », « paysan (*krestjanskij*) » et « révolutionnaire ». Cette union de poètes dits « paysans »⁶, très éphémère, ne sera possible que dans un cadre très précis – celui du couple que forment, encore pour un temps très court, Kljuev et Esenin⁷, et qui servira de noyau au groupe –, et dans un objectif, là encore, parfaitement assumé : celui de former une avant-garde à la fois politique et esthétique à la révolution qui doit faire table rase du passé et instaurer un ordre nouveau, désigné sous le nom de « paradis paysan (*mužickij raj*) ». Cette formule, que l'on croise sous la plume de

¹ Avec la publication de *Stichotvorenija i poëmy*, Ljudmila Švecova, Vasilij Bazanov éd., Leningrad, Soveckij pisatel', 1977, 558 p. Le recueil poétique *Izba i pole*, qui vit le jour en 1928, a été le dernier publié du vivant du poète.

² Le terme a été forgé par Vasilij L'vov-Rogačevskij dans son article « Poëty iz naroda », *Rabočij mir*, 9 juin 1918. Le préfixe « néo » souligne la distinction, opérée par le critique, entre les poètes « paysans » du XXe siècle et leurs « ancêtres » du XIXe siècle, Ivan Nikitin, Spiridon Drožžin et Ivan Surikov.

³ Aleksandr Michajlov, *Puti razvitija novokrest'janskij poëzii*, Nauka, Leningrad, 1990. Konstantin Azadovskij, *Novokrest'janskij poëty*, Stavropol, 1992.

⁴ Voir Razumnik Ivanov-Razumnik, « Poëty i revoljucija », *Skify*, № 2, 1918 [déc. 1917], p. 1-5.

⁵ Kljuev, par exemple, n'a de « paysan » que le nom poétique, sa famille ayant plutôt appartenu à la bourgeoisie de province. Voir Aleksandr Gruntov, « Materialy k rannej biografii N.Kljueva », *Russkaja literatura*, 1973, № 1, p. 119.

⁶ Au début de 1917, Kljuev se produit à Petrograd avec Esenin, Karpov et Ganin. Il dira dans une lettre à Aleksandr Širjaev qu'ils étaient « quatre poètes-paysans (*četyre poëta-krestjanina*) ». N. Kljuev, *Slovesnoe drevo*, Viktor Garnin éd., Rostok, Saint-Petersbourg, 2003, [ci-après *Sd*], p. 242.

⁷ Kljuev écrit à Širjaev au début de l'année 1917 : « Je suis maintenant à Petrograd et ne vis que pour Serežen'ka Esenin – il est ma seule consolation. Le reste de mon entourage n'est que canailles et vauriens. » *Sd*, p. 242. Jaloux de l'attention qu'Ivanov-Razumnik porte à Kljuev dans son article introductif au second numéro de l'almanach des *Scythes*, Esenin engagera bientôt contre son ancien maître poétique une véritable guerre dans son poème *Inonija*, et, simultanément, dans sa correspondance avec Ivanov-Razumnik. Voir *Nikolaj Kljuev. Vospominanija sovremennikov*, Polina Poberezkina éd., préface de Ljudmila Kiseleva, notes de Sergej Subbotin, Progress-Plejada, Moscou, 2010, [ci-après *Vospominanija*], p. 94.

Esenin dans ses *Clés de Marie*⁸, renvoie à une notion que Kljuev explore dans son œuvre dès ses poèmes de jeunesse⁹. Celle-ci se verra formulée dans sa correspondance avec Širjaavec, puis avec Esenin, cette dernière devenant, dès 1915, un véritable terreau pour l'élaboration d'une doctrine révolutionnaire, à la fois poétique, esthétique et politique. Élaboré au croisement d'aspirations à la fois spirituelles et politiques, – le « paradis paysan » désigne, avant tout, un âge d'or dans lequel toute la terre appartiendra à celui qui la laboure¹⁰ –, le concept gagne en complexité au cours des années 1910, au fur et à mesure que la notion même de « paysan » recouvre une réalité de plus en plus multiple sous la plume de Kljuev.

De 1905 à 1917, une longue « révolution paysanne », politique et esthétique.

Nikolaj Kljuev est entré sur la scène poétique en 1911 comme auteur du recueil *Sosen perezvon* (*Le Carillon des pins*), sous les excellents auspices d'un lectorat composé principalement de poètes symbolistes (Valerij Brjusov rédige même une préface au recueil) et d'intellectuels populistes et néo-populistes¹¹. Perçu dès l'abord comme un « phénomène » frais et inédit, à la faveur d'une identification suggérée entre lui et son héros lyrique, Kljuev persuade dès cette époque son auditoire d'être un poète « issu du peuple », gage d'une spiritualité authentique, celle-là même qu'appelait de ses vœux un symbolisme russe fasciné par les sectes et la cité de Kitež, et qui va bientôt nourrir le mouvement des « Constructeurs de Dieu ».

L'entrée de Kljuev sur la scène intellectuelle s'est faite, quant à elle, avant même sa reconnaissance poétique. En 1908, Aleksandr Blok cite dans son article « Bilan littéraire de l'année 1907 » le rapport¹² « d'un jeune paysan d'une région éloignée du Nord¹³ » qui participera largement à l'élaboration, de la part de Kljuev, de sa posture de représentant non seulement de la paysannerie au sens de catégorie sociale, mais bien du « peuple » en tant que projection du débat qui oppose les notions de culture « populaire » et culture « savante ». Kljuev se pose néanmoins en témoin, potentiellement en acteur de la vie à la campagne, une posture similaire à celle qu'il adopte dans « Les jours noirs. Extraits de lettres d'un paysan »¹⁴, un article qu'il envoie en 1908 à Viktor Miroljubov, qui conduira à la fermeture *Naš žurnal*¹⁵, et dans lequel Kljuev stipule ses idées principales sur la

⁸ S. Esenin, *Ključki Marii*, dans S. Esenin, *Sočinenija v 5-ti tomach*, t. 5, Moscou, 1962, p. 43.

⁹ Dans le poème liminaire de son premier recueil, *Sosen perezvon*, alors intitulé « Žnecy [Les laboureurs] », Kljuev décrit le prochain avènement de « l'ère des épis d'or [vek kolos'ev zolotyx] ». N. Kljuev, *Serdce edinoroga : stichotvorenija i poëmy*, préface de Nikolaj Skatov, introduction de A. Michajlov, V. Garnin éd., RCHGI, Saint-Pétersbourg, 1999 [ci-après *SE*], p. 137.

¹⁰ « Toute la terre doit appartenir au peuple en son ensemble », déclare-t-il dans son article « S rodnogo berega », écrit en 1908, se faisant l'écho des revendications paysannes de 1905. *Sd*, p. 105. Sur la composante spirituelle de cette révolte et revendication, voir K. Azadovskij, *Žizn' Nikolaja Kljueva : dokumental'noe povestvovanie*, Zvezda, Saint-Pétersbourg, 2002, p. 26-27. L'article « S rodnogo berega » a été publié dans N. Kljuev, *Pis'ma k Aleksandru Bloku: 1907-1915*, K. Azadovskij éd., Progress-Plejada, Saint-Pétersbourg, 2003, [ci-après *Pis'ma*] p. 295-305.

¹¹ En 1914, à l'occasion de la publication du troisième recueil de Kljuev, Ivanov-Razumnik lui consacre un article intitulé « Prirody radostnyj pričastnik (Poëzija N. Kljueva) », *Zavety*, 1914, p.45-49. À la fin de l'automne 1914, Kljuev écrit à Viktor Miroljubov: «Je viens de recevoir une lettre d'Ivanov-Razumnik, il dit beaucoup de bien de mes derniers vers. Cette année seulement j'ai reçu plus de 70 notices sur moi et [mon recueil] *Lesnye byli*, ainsi qu'une trentaine de lettres. » *Vospominanija*, p. 225.

¹² Il s'agit de l'article « S rodnogo berega ».

¹³ A. Blok, *Sobranie sočinenij v 20-ti tomach*, t.7, Moscou, 2003, p. 112. Sur les étapes de la relation entre Kljuev et Blok, voir Michel Niqueux, « Blok et l'appel de Kljuev », *Revue des études slaves*, Tome 54, fascicule 4, 1982. p. 617-630.

¹⁴ « Černye dni. Iz pisem krest'janina ». Cet essai a été pour la première fois publié en 1908 de manière anonyme dans le № 4 de la revue *Naš žurnal*, p. 63. L'attribution de ce texte à Kljuev a été réalisé par K. Azadovskij, dans «Ranee tvorčestvo Nikolaja Kljueva (Novye materialy) », *Russkaja literatura*, 1975, № 3, p. 200-201.

¹⁵ *Trudovoj put'* est édité, à partir de mars 1908, sous le titre *Naš žurnal*. Sur l'impact qu'a eu l'article de Kljuev sur la

révolution par définition « paysanne ». Cette collaboration, dans le sillage de son amitié avec le cercle de la jeune socialiste-révolutionnaire Maria Dobroljubova¹⁶, mais également dans la continuité de son engagement de 1905, confirme et pérennise le statut de Kljuev « intellectuel de tournure néo-populiste »¹⁷, issu lui-même du peuple et qui s'autorise ainsi à parler en son nom.

En effet, il convient de remonter encore plus loin pour saisir toute la complexité de l'identité de « poète populaire (*narodnyj poët*) », dont Kljuev se fait le porteur à partir du milieu des années 1910 et dont il se revendique au moment de la révolution¹⁸. Si, en 1916, Kljuev est reconnu et sacré comme tel¹⁹, la composante « paysanne » de cette identité narrative se construit dès 1905, lorsqu'il s'engage auprès de l'Union paysanne panrusse, prend part aux divers rassemblements et manifestations de protestation et participe au mouvement de constitution des cahiers de charge (*prigovornoe dviženie*), s'appropriant en outre un discours violent et l'héritage du *bunt* paysan. La facette à proprement parler « paysanne », – au sens où la conçoit Kljuev – de l'image de soi qu'il renvoie à son auditoire, autrement dit de son identité narrative, se manifeste, au-delà de 1905, non seulement face à Blok et Esenin, mais également face à un public large, aussi, fasciné par le folklore et pris d'un élan de patriotisme au moment de la Première guerre mondiale²⁰. En 1916, à l'occasion d'une tournée qu'il réalise dans plusieurs villes russes aux côtés de la chanteuse lyrique Natalia Plevickaja, il fera scandale en déclarant sur scène : « Je ne suis pas un poète, je suis un paysan (*Ja ne poët, ja mužik*) ».

La multiplicité des facettes se fait aussi écho d'une posture volontairement complexe à aborder, et qui est vouée à s'adapter aux différents publics devant lesquels il se produit. En 1913, il avoue dans une lettre à Aleksandr Blok être capable d'être « tout pour tous »²¹. Lorsqu'il entame sa correspondance avec Esenin en 1915, l'aveu en question devient injonction²². Tandis qu'il appelle son jeune disciple à adopter une stratégie de comportement qui s'apparente à la conspiration politique dont il aurait fait preuve lors de son activité révolutionnaire en 1906²³, il ne conçoit pas l'espace

fermeture de celui-ci voir op. cit., p. 201-202.

¹⁶ Maria Dobroljubova (1880-1906) a pris part en 1906 aux activités politiques auprès des socialistes révolutionnaires « maximalistes » dans la province de Tula. Elle a exercé à son tour une fascination sur Blok. Voir K. Azadovskij, *Žizn' Nikolaja Kljueva*, op. cit., p. 36-37.

¹⁷ K. Azadovskij, *Put' poëta*, Leningrad, 1990, p. 56.

¹⁸ Le 7 septembre 1919 Kljuev rédige une notice intitulée « Poëty Velikoj Russkoj Revoljucii » pour la revue *Zvezda Vytegry* : « Nikolaj Kljuev est un poète-prophète issu du peuple qui a fasciné tous ses grands contemporains. Fils des forêts de l'Olonie, il a fait trembler la littérature russe au son de son verbe tonitruant. Le pouvoir des ouvriers et des paysans s'est empressé de rendre hommage au Barde rouge, éditant ses écrits tout comme elle a édité les œuvres immortelles de Lev Tolstoj, de Gogol, etc. » *Sd*, p. 153. L'attribution du texte à Kljuev (la notice ayant été publiée sans signature) a été faite par Sergej Subbotin, « Proza Nikolaja Kljueva v gazetach "Zvezda Vytegry" i "Trudovoe slovo" (1919-1921 gody). Voprosy stilja i atribucii », *Russkaja literatura*, 1984, № 4, p. 142.

¹⁹ L'article de Pavel Sakulin, « Narodnyj zlatocvet », publié dans *Vestnik Evropy* en mai 1916, y participe amplement. Pavel Sakulin (1868-1930) est un professeur et académicien russe, puis soviétique, issu d'une famille paysanne. En février 1916, Sakulin invite Kljuev et Esenin à se produire dans le cadre d'une réunion du Cercle littéraire de l'institut impérial pédagogique pour jeunes filles. L'article qu'il leur consacre ancre les divers mythes biographiques « paysans » véhiculés aussi bien par Esenin que par Kljuev.

²⁰ Il'ja Šnejder, *Vstreči s Eseninym. Vospominanija*, Moscou, 1974, p. 52.

²¹ *Pis'ma*, p. 213.

²² *Ivi*, p. 237.

²³ Le conseil prodigué à Esenin dans la lettre d'août 1915, « Être vert dans l'herbe et gris sur la pierre – voici notre programme à tous les deux pour rester en vie », est une reprise explicite des conseils prodigués par le poète en 1906 aux prisonniers politiques de la ville de Kargopol dans une lettre que Kljuev signe de l'acronyme « SR » : « Votre courage et votre espoir de connaître la mort des braves seront pris pour du banditisme, et c'est pourquoi, tant que vous êtes en exil, vous devez vivre *comme tout le monde* si vous avez envie de trouver un logement et du pain. » N. Kljuev, « Aux prisonniers politiques conduits dans la ville de Kargopol' de la province d'Olonec », *Sd*, p. 162. Vladislav Chodasevič a parlé à ce propos de « tactique de l'attente (*vyžidatel'naja taktika*) » à l'occasion de son analyse du contenu révolutionnaire du « programme paysan ». V. Chodasevič, *Nekropol'. Vospominanija*, Soveckij Pisatel', Olimp, Moscou, 1991, p. 129.

littéraire autrement que comme lieu de lutte, détournée avant de pouvoir éclater au grand jour. L'« école néo-paysanne » est ainsi avant toute chose une posture²⁴, autant sociale qu'esthétique: à la haute société Kljuev oppose les paysans, proches du sol et dotés d'une vraie beauté²⁵; contre le parler hypocrite des salons et de la littérature il s'arme de tournures directes, de formules vulgaires, cultivant la distinction langagière entre l'intelligentsia et le peuple, démontrant aussi que les modes de discours qu'il adopte selon les circonstances sont autant de masques qu'il revêt pour ne pas « se faire remarquer ». La correspondance avec Esenin apparaît comme l'élément déclencheur de la radicalisation de Kljuev, qui lui écrit en 1916 : « Réfléchis, camarade, n'est-il pas contenu [dans la phrase « Oui, il est bon d'être paysan »] tout ce que toi et moi devons haïr et ce dont on doit mortellement s'offenser²⁶? ». Voyant en lui un véritable poète « du peuple », et plus tard un véritable nouveau « messie », il perçoit dans leur association, qui se manifestera par les nombreuses soirées de lectures poétiques²⁷, la possibilité d'incarner ce « programme paysan » qu'il peine à théoriser autrement²⁸. Tandis que l'association avec les écrivains sympathisants à l'idée d'une littérature « populaire », – Gorodeckij, instigateur du groupe « Krasa », Murašev, à l'origine de « Strada », et, quelques années plus tard, Ivanov-Razumnik, – serait ainsi motivée par le désir, en parallèle à cette stratégie aux accents politiques, de promouvoir la paysannerie et la « culture paysanne » du point de vue intellectuel, les apparitions en public avec force déguisements se sont, dans une certaine mesure, substituées à l'écriture de l'article sur la « campagne » que Kljuev devait envoyer à Miroljubov en 1913, et qu'il n'a jamais écrit²⁹.

Au lendemain de Février, toutes ces acceptions de l'identité « paysanne » de Kljuev sont réactualisées quasi-simultanément, un processus qui sera à l'origine de sa radicalisation.

Le « Paysan K », pseudonyme de Kljuev qui remonte à 1905, et dont il signait des textes pétris de l'influence de la poésie dite « démocratique », refait une entrée fracassante sur la scène poétique. Le 26 mai 1917 Kljuev publie dans *Zemlja i volja* son « Chant rouge (*Krasnaja pesnja*) », composé sur les motifs de la « Marseillaise ouvrière (*Rabočaja Marseljeza*) ». Ce retour aux pratiques de jeunesse, qui mêlaient expression d'une voix personnelle et d'une voix sociale, est significatif. Après avoir bénéficié d'une large reconnaissance de la part du public « lettré », il réactualise une posture caractéristique de ses premières années, celle du « serviteur » face aux « maîtres », du « paysan » face aux « lettrés », et réinvestit par la même occasion les clichés associés à la paysannerie³⁰. Au même

²⁴ Sergej Gorodeckij écrira en 1926 : « Il était celui qui incarnait le mieux le système idéaliste dont nous étions tous les représentants. Mais si pour nous ce système était une quête artistique, pour lui, il s'agissait d'une idéologie affirmée, d'un principe de comportement, d'une façon d'interagir avec le monde [c'est moi qui souligne]. » Cité par K. Azadovskij, *Žizn' Nikolaja Kljueva*, op. cit., p. 127.

²⁵ Voir par exemple la description que fait Kljuev de Klyčkov dans la lettre qu'il envoie à Aleksandr Širjaev le 3 mai 1914 : « ...pas une seule canaille de Pétersbourg n'a un corps aussi magnifique que Klyčkov », *Sd*, p. 219.

²⁶ *Sd*, p. 237.

²⁷ Voir K. Azadovskij, « Kljuev i Esenin v oktjabre 1915 goda (po materialam dnevnikov Fidlera) », *Cahiers du monde russe et soviétique*, 1985, Vol. XXVI (3-4), p. 413-424.

²⁸ Cf. K. Azadovskij, *Žizn' Nikolaja Kljueva*, op. cit., p. 127.

²⁹ Voir *Sd*, p. 211.

³⁰ Richard Pipes, dans son chapitre consacré à la paysannerie dans *Histoire de la Russie des tsars*, cite Jurij Samarin, qui décrivait les paysans en termes suivants : « en présence de son maître, le paysan intelligent prend la pose d'un bouffon, le sincère lui ment au visage, sans remords, l'honnête le dépouille, et les trois l'appellent "père". » L'anonymat des signatures de Kljuev renoue avec sa tactique de (fausse) dissimulation de la décennie précédente, et s'inscrit dans l'habitude d'utiliser la « dissimulation » comme « arme », d'après l'image que l'intelligentsia se fait de la paysannerie. Pipes ajoute à la suite de la citation de Samarin : « ce comportement envers ses supérieurs tranchait singulièrement avec l'honnêteté et la décence du paysan quand il traitait avec ses égaux. La dissimulation n'était pas tant un trait de son caractère qu'une arme dirigée contre ceux qui le laissaient sans défense. » Richard Pipes, *Histoire de la Russie des tsars*, traduction de Andreï Kozovoï, Perrin, Paris, 2013, p. 220.

moment où Kljuev remet au goût du jour sa posture de « paysan », construite dans une double perspective sociale et littéraire dont sera issue la première lettre à Blok qui débute par les mots : « Moi, le paysan Nikolaj Kljuev³¹ », celui-ci réédite, le 25 janvier 1918, dans *Znamja truda*, son article « La Russie et intelligentsia: les “quêtes religieuses” et le peuple »³² consacré à la problématique du « schisme (*raskol*) » entre le « peuple » et « l’intelligentsia » et dans lequel il cite³³, toujours de façon anonyme, la lettre du « paysan d’Olonec ». L’opposition fondamentale entre « peuple » et « intelligentsia » retrouve ses porte-parole, aussi bien en termes intellectuels qu’esthétiques. Si en 1917 Kljuev réagit à la révolution uniquement à travers des textes poétiques, l’usage des pseudonymes est suffisant, dans le contexte de la réactualisation des débats de la fin des années 1900, pour suggérer que le poète se présente à travers son œuvre comme le porte-parole de la paysannerie, d’une manière comparable à celle de dix ans plus tôt³⁴.

En particulier, au sein du scythisme, Ivanov-Razumnik et Andrej Belyj vont voir en Kljuev le « premier poète populaire de la révolution³⁵ », le seul capable, de par son statut de phénomène unique et spontané, aux « émotions authentiques » à l’inverse des poètes produits de la « culture », et par ses textes, dont *Poddonnyj Psalom (Psaume souterrain)*³⁶, *Pesn’ Solncenosca (Chant de l’héliophore)*, le cycle *Zemlja i Železo (La Terre et le Fer)*, sont lus comme autant de manifestes, de proclamer l’avènement d’une révolution « populaire » et « authentique »³⁷. Au sein du scythisme, dont le mouvement est bientôt rejoint par Alexandre Blok, qui publie en 1918 ses poèmes *Dvenadcat’ (Les Douze)* et *Skify (Les Scythes)*³⁸, Kljuev tient le rôle du « Scythe » par excellence, un rôle qui couronne

³¹ *Pis’ma*, p. 111.

³² « Rossija i intelligencija: “religioznye iskanija” i narod » fait partie du cycle d’articles « Rossija i intelligencija », qui représente un ensemble de textes des années 1907-1908 retravaillés à la fin de l’année 1917. Voir A. Blok, op.cit., p. 323-324.

³³ Ivi, p. 112.

³⁴ Avec le nouvel « espoir » qu’offrent les révolutions de 1917, notamment de réparer l’échec de celle de 1905, Kljuev revient sur des positions qu’il avait formulées dans sa deuxième lettre à Blok, datée entre le 17 octobre et le 12 novembre 1907, et dans laquelle il avait pris la parole au nom de « son » peuple : « Vous, les maîtres, vous nous évitez, mais sachez qu’il y en a beaucoup parmi nous dont le cœur a soif de connaissances et que nous paraissions sombres uniquement si vous nous regardez de haut, auquel cas tout ce qui se trouve en bas paraît être une masse informe [...]. Les gens comme nous, ils n’ont pas peur de “vous”, seulement il vous envie et vous déteste, et s’il vous souffre à ses côtés, c’est uniquement tant que “vous” représentez pour lui un bénéfice quelconque. » *Pis’ma*, p. 121-122.

³⁵ R. Ivanov-Razumnik, « *Poëty i revoljucija* », op. cit., p. 1. Sur Nikolaj Kljuev et les Scythes voir notamment mon article, « Nikolaj Kljuev et les Scythes : genèse de la révélation d’un “poète populaire” », *La Revue Russe*, 2014, No 42, p. 21-32.

³⁶ Kljuev a lu ce texte le 12 février 1917 à la Société de religion et de philosophie à la suite du discours de Belyj « Aleksandrijskij period i my v osveščennii problemy “Vostok ili Zapad” ». La lecture de Kljuev servit d’illustration, sinon d’incarnation, de la réflexion abstraite de Belyj sur la culture et la nécessité du dépassement de la décadence. Le discours de Belyj sera suivi le 16 février par l’intervention « Tvorčestvo mira ». Voir Aleksandr Lavrov, « Andrej Belyj. Chronologičeskaja kanva žizni i tvočestva », *Andrej Belyj. Problemy tvorčestva*, Moscou, 1988, p. 790. La réaction particulièrement violente de Zinaïda Hippus souligne bien l’image que véhicule Kljuev pour une partie de l’intelligentsia à l’époque : « J’ai trouvé particulièrement immonde la lecture surprise du “psaume” patriotico-chauvin de Kljuev. », Z. Hippus, *Sobranie sočinenij v 15-ti tomach*, t. 8, Russkaja Kniga, Moscou, 2003, p. 205. Olga Forš a laissé un témoignage pittoresque de cette lecture publique dans O. Forš, *Sumasšedšij korabl’*, Chudožestvennaja Literatura, Leningrad, 1988, p. 128-129.

³⁷ Face à la violence qui suit le coup d’état d’Octobre, tout en étant lucide sur les tenants et aboutissants de la dictature bolchevique, Razumnik s’en réfère aux vers de Kljuev pour décrire les événements : « Les démons [sont sortis] de leur tanière infernale », écrit-il à Belyj le 9 novembre 1917, en citant un vers de *Pesn’ solncenosca*. *Andrej Belyj i Ivanov-Razumnik. Perepiska*, Aleksandr Lavrov et John Malmstad éd., Saint-Pétersbourg, Atheneum, 1998, p. 137. Il citera le même passage du poème en réaction aux assassinats des ministres Fjodor Kokoškin et Andrej Šingarev le 7 janvier 1918. Ivi, p. 151.

³⁸ Les deux poèmes ont d’abord été imprimés dans *Znamja truda* le 5 mars 1918, puis dans *Naš put’*, où Ivanov-Razumnik dirigeait aussi la rubrique littéraire, en avril de la même année. Voir à ce sujet A. Lavrov, *Ėtjudy o Bloke*, Saint-Pétersbourg, édition Ivana Limbacha, 2000, p. 112. Si Blok n’avait pu participer aux almanachs des *Scythes*, c’est, comme le supposa plus tard le critique, uniquement à cause de son absence à Petrograd durant cette période. Voir R. Ivanov-

la décennie précédente de construction identitaire placée sous le signe de l'élaboration, face à plusieurs interlocuteurs, d'une certaine idée du peuple et de l'identification avec celle-ci, à l'origine d'une posture qui justifie, au lendemain de Février, l'engagement politique et la rapide radicalisation de Kljuev.

Révolution paysanne, culturelle, spirituelle.

Toutes ces facettes d'une définition extrêmement complexe se retrouveront dans l'activité de Kljuev au lendemain de Février, puis d'Octobre.

C'est en tant que représentant d'une paysannerie séduite par les idées des socialistes révolutionnaires de gauche qui prônent le partage noir des terres³⁹ et le mandat paysan qu'il rejoindra les rangs du parti bolchevik en mai 1918, désireux de voir dans l'« utopie » proposée *de facto* par les décrets bolcheviques du 26 octobre 1917 sur la paix et sur la terre la réalisation de ses aspirations anciennes. Le bolchevisme, qui correspond à la radicalisation politique de Kljuev, est aussi un moyen - et un faux espoir - de voir arriver ce « jour rouge (*krasnyj den*) » que Kljuev mentionne dans ses lettres à partir de 1913⁴⁰ et qui est explicitement désigné, en 1919, dans « Le cheval rouge (*Krasnyj kon*) », comme celui de la « résurrection du peuple⁴¹ », qui ne peut advenir que *via* une révolution véritablement paysanne:

Paysans miséreux, affamés, prisonniers de tous les temps, bétail gris élevé pour l'abattoir, rustres incultes, vieilles grand-mères aux larmes sans fin, aux pensées infinies, vieillards d'Onéga aux visions prophétiques, vous tous, force de la paysannerie, des bois conifères du Pudož, rassemblez-vous pour le grand festin rouge de la résurrection ! Désormais est descendu de croix le Verbe du Monde, l'univers s'est ébranlé : Rus' crucifiée, Rus' enflammée, Rus' aux mille couleurs [...]⁴² »

Dans la perspective d'une révolution qui permettrait la reconnaissance de la culture populaire au sens où l'entend Kljuev, le « jour rouge (*krasnyj*) » se lit aussi comme jour « beau », celui qui voit triompher la beauté. Pour cette raison dans les premières années qui suivent Octobre, la revendication tripartite héritée d'une conception « paysanne » de la révolution, pour « la justice, la terre, et la liberté », devient chez Kljuev une revendication pour la « Beauté, la Terre et la Liberté⁴³ ».

C'est en tant que porte-parole d'un peuple perçu depuis une perspective néo-populiste qu'il élabore l'idée d'une « culture populaire », participant au débat sur la teneur de la « culture prolétarienne » dans les années qui suivent la révolution. Dans les textes qu'il rédige à Vytegra à partir de 1919 et les discours qu'il prononce, Kljuev revêt un rôle d'éducateur, désireux d'enseigner au « peuple » la « vraie » révolution, mais qui doit mener à la mise en pratique du « savoir ésotérique

Razumnik, *Veršiny: Aleksandr Blok. Andrej Belyj*, Petrograd, 1923, p. 224.

³⁹ Voir Nicolas Werth, *1917 : la Russie en révolution*, Gallimard, Paris, 1997, p. 98.

⁴⁰ En février 1914, il écrit à Miroljubov: « Je n'ai plus maintenant que mon vieux père, notre vieille vache aux cornes biscornues, le chat Os'ka, le poêle orphelin et le vent d'hiver sur le toit... Se pourrait-il que ma vie à moi, aussi, passe sans que je voie arriver le "jour rouge" ? » *Sd*, p. 216. Il reprend le même terme dans sa lettre à Brijusov du 2 mars 1914 : « Ma mère, qui chantait et contait des *bylines*, est morte en novembre, de "tristesse" et de ne pas avoir vu arriver le "jour rouge". » *Ivi.*, p. 218.

⁴¹ « Grand-père, dis-je, le peuple va-t-il ressusciter ? Lui descellerait-on les lèvres ? Parviendra-t-il à dire la parole interdite, la parole bénie ? » N. Kljuev, « *Krasnyj kon* », *Zvezda Vytegry*, 19 avril 1919. *Sd*, p. 119.

⁴² *Ibidem*.

⁴³ N. Kljuev, « *Medvežja cifir* », transcription d'un discours prononcé par le poète au club « Liberté » de l'Armée rouge à Vytegra, imprimé le 16 décembre 1919 dans *Zvezda Vytegry*. *Sd*, p. 157.

du paysan », le « paradis de l'Isba⁴⁴. » En janvier 1920, à l'occasion de l'ouverture du premier congrès des enseignants du district de Vytegra, Kljuev prononce un discours sur la valeur que représente l'art de l'ancienne Russie dans la région d'Olonec⁴⁵; il sera imprimé sous le titre « Dit sur la valeur de l'art populaire » dans la revue *Zvezda Vytegry*⁴⁶. Celui-ci est un véritable manifeste pour l'étude et la sauvegarde de l'art populaire (*narodnoe iskusstvo*), dans lequel Kljuev reprend ses accusations contre la « [bacchanale des jeux de cartes, l'obscénité des ouvriers sans foi ni loi et la délinquance]⁴⁷ », et formule explicitement ses attentes concernant le pouvoir des soviets :

Dès lors que nous cesserons d'ignorer ces valeurs, il deviendra évident que dans la Rus' soviétique, où la vérité est vouée à faire partie de la vie, on soit forcé de reconnaître la grande signification d'une culture née de l'aspiration au ciel, du mépris du mensonge et de l'esprit petit-bourgeois. On devra reconnaître le lien entre cette culture et la culture des Soviets⁴⁸.

Les articles rédigés à Vytegra, en particulier ceux dans lesquels Kljuev s'affirme comme défenseur d'une culture populaire qui devra triompher à l'issue de la révolution des soviets, portent la marque symptomatique du scythisme. Ainsi, dans « Le sang coloré [*Samocvetnaja krov'*] », lorsqu'il définit le « paradis de l'Isba » comme le « grand mystère du savoir ésotérique du paysan », il reprend, dans sa description de cette isba cosmique, une formule centrale du poème liminaire de son cycle « Terre et fer », publié dans le premier numéro de l'almanach des *Scythes*⁴⁹. En particulier, l'image du « cheval sur le toit de l'isba », au vers 20 du poème, revient dans l'article en question, mais aussi, sous forme d'autocitation, dans le « Dit sur la valeur de l'art populaire » :

L'art, l'art véritable, est partout: on le retrouve dans les décorations originales de nos isbas (« Sur le toit le cheval est un signe silencieux que notre chemin va au loin »), dans l'architecture des anciennes chapelles, dont les coupoles en forme de bulbes traduisent l'immolation des âmes humaines qui s'élèvent vers le ciel dans une quête éternelle de la vérité⁵⁰.

Plus généralement, le discours de Kljuev sur la culture lors de sa période « bolchevique » est imprégné de scythisme. Dans ses textes qui scandent la défaite de la Russie du passé, celle des propriétaires et exploités, la Russie des Romanov, détenteurs du pouvoir « pharaonique », et qui appellent à la résurrection d'une Russie nouvelle et transfigurée dans un nouveau baptême de sang, Kljuev élabore un discours qui fait écho à celui de Razumnik qui écrivait dans « Russie et Inonie (*Rossija i Inonija*) » :

La Russie a péri. Mais quelle Russie ? C'est là toute la question ! Et si c'est la « Russie » de l'intellectuel hirsute à lunettes et de l'écrivain-prophète aux longs cheveux qui a succombé, alors celle de Blok, de Belyj, de Esenin, est en passe de naître, dans la souffrance : « Le nouveau Nazareth est devant vous ».⁵¹

Le scythisme, que Berdjajev désigna comme étant un « nationalisme païen⁵² » a séduit Kljuev par son

⁴⁴ « «Le paradis de l'isba» est le mystère ultime du savoir ésotérique du paysan : le poète est le cœur de l'isba, le cheval sur le toit est le signe du chemin universel. » N. Kljuev, « Samocvetnaja krov' », *Zvezda Vytegry*, 1919, № 22/23. *Sd*, p. 144. Le même passage du poème de Kljuev est cité par Esenin dans son traité *Les clés de Marie*. S. Esenin, op. cit., p. 28.

⁴⁵ *Sd*, note p. 512.

⁴⁶ N. Kljuev, « Slovo o cennostjach narodnogo iskusstva », *Zvezda Vytegry*, 29 janvier 1919. *Sd*, p. 158.

⁴⁷ Ibidem.

⁴⁸ Ibidem.

⁴⁹ *Skify*, vol. 1, 1917, Petrograd, p. 101.

⁵⁰ N. Kljuev, « Slovo o cennostjach narodnogo iskusstva », op. cit., p. 158.

⁵¹ R. Ivanov-Razumnik, « Rossija i Inonija » dans *Rossija i Inonija*, Scythes, Berlin, 1920, p. 10.

⁵² Nikolaj Berdjajev, « Pis'mo trinadcatoe. O kul'ture », *Filosofija neravenstva*, Xranitel', Moscou, 2006, p. 325.

discours sur la culture, sa fascination pour l'Orient et son paradigme séminal d'opposition entre la « terre » et le « fer ». En des termes qui préfigurent ceux de Berdjaev, Gizetti avait identifié la veine principale du *Carillon rouge*, le recueil de poésie « néo-paysanne », comme étant celle de la « révolte dyonisiaque (*bunt Dionisa*)»⁵³. La « révolte » comme mode de comportement, comme intention poétique aussi, celle qui trouvera son expression chez Esenin par le biais d'un retour aux figures de Sten'ka Razin et Pugačev⁵⁴, plus que de ses engagements de jeunesse, Kljuev la tire du scythisme. Le contexte intellectuel du « scythisme » offre à Kljuev l'occasion de réinvestir d'une signification cosmique l'antagonisme qu'il cultivait dès très tôt dans sa poésie et sa prose : la lutte entre la nature et la civilisation, entre la campagne et la ville, le Beau et l'industrialisation. Mais c'est aussi le scythisme, à travers son discours sur la « culture bourgeoise (*meščanstvo*) », qui a fourni à Kljuev les outils pour dépasser l'opposition initiale entre la « ville » et la « campagne »⁵⁵, largement héritée de Blok. En réalité, au-delà de l'engagement et des idées politiques, tandis que Kljuev revient, en 1917, sur les étapes fondamentales de sa biographie et de son « mode d'être » en littérature, le scythisme mais aussi à travers lui le bolchevisme correspondent à une évolution intellectuelle qui se forge au cours de sa relation avec Blok, qui fait figure d'interlocuteur intellectuel « idéal », un interlocuteur qui demeure important pour Kljuev même au moment où se précise son idée de « poésie paysanne ». Celle-ci, en fin de compte, se veut aussi un dépassement de sa relation avec Blok, tout comme le bolchevisme - versant « paysan » de sa réflexion sur la révolution - se voudra un dépassement du scythisme, sans que ni l'une ni l'autre de ces entreprises ne parviennent, finalement, à faire de lui un « paysan » ni un « bolchevik » véritables.

C'est enfin en tant que poète désireux de revendiquer son appartenance à une caste désormais privilégiée en cette Pâques rouge appelée à emporter dans un même tourbillon les injustices sociales, le mensonge et la culture de l'élite⁵⁶ qu'il se mettra en scène dans les rues de Petrograd face à des intellectuels dont la crainte de l'élémentaire⁵⁷ (*stixijnost'*) du paysan russe nourrira son personnage. Kljuev se plaira alors à pousser à l'extrême l'aspect subversif de son identité paysanne dans le contexte spécifique des premiers mois post-révolutionnaires, qui brouillent les frontières entre l'art et la vie et font régner une atmosphère de mascarade, de carnaval mystique. L'interprétation « mystique » de la révolution chez Kljuev, nourrie en grande partie de sa fascination avec les sectes, concorde avec celle de plusieurs de ses contemporains, comme Aleksej Tolstoj, qui rédige en 1917 la pièce *Couleur amère* (*Gor'kij cvet*), où le personnage du flagellant Akila adopte les traits de Raspoutine autant que ceux de Kljuev⁵⁸. La tentation d'adopter les traits de Raspoutine pour incarner au plus près l'esprit révolutionnaire de la paysannerie aurait pu ainsi émerger de la littérature qui mettait

⁵³ Aleksandr Gizetti, « Dva rusla poëzii : "Belaja staja" i "Krasnyj zvon" », *Delo naroda*, 1918, № 13 (7 avril) p. 4.

⁵⁴ Esenin écrit à Širjaev le 24 juin 1917 : « Nous, nous sommes des Scythes, [...] et eux, ils sont tous romans, [...] tous des occidentaux, ils ont besoin de l'Amérique, tandis que nous, [...] c'est la chanson et le bûcher de Sten'ka Razin. » S. Esenin, op. cit., p. 126.

⁵⁵ L'un des textes programmatiques du jeune Kljuev, rédigé sous l'influence de sa correspondance avec Blok et la lecture de son recueil *Zemlja v snegu* s'intitule « Plenniki goroda » (1911), dans lequel sont formulés les motifs romantiques d'opposition entre la ville et la nature que l'on retrouve dans sa poésie de la même époque. Voir N. Kljuev, « Plenniki goroda », *Novaja zemlja*, 1911, № 22-23. *Sd*, p. 113-115. Voir aussi sur ce romantisme de jeunesse de Kljuev K. Azadovskij, *Put' poëta*, p. 91-93.

⁵⁶ Voir Boris Kolonickij, *Simvolj vlasti i bor'ba za vlast'. K izučeniju političeskoj kul'tury rossijskoj revoljucii 1917 goda*, Liki Rossii, Saint-Petersbourg, p. 57 et suivantes.

⁵⁷ Certains contemporains du poète ont vu en lui – dans ses discours, ses textes, sa façon d'être aussi –, la pierre de touche d'une idéologie de la « révolution du paysan russe », qui à défaut de pouvoir être définie précisément, présentait un ensemble terrifiant d'appels à mettre la Russie à feu et à sang par quelque moyen que ce fût. Voir par exemple Georgij Ivanov, *Peterburgskie zimy*, New-York, 1952 (1ère éd. 1928), p. 229-230.

⁵⁸ Aleksandr Etkind, *Chlyst. Sekty, literatura i revoljucija*, Moscou, NLO, 1998, p. 625.

en scène ce dernier entre deux révolutions, Kljuev rejoignant par là la veine « asiatique » de la révolution paysanne, celle que dénoncera Gorki en 1918⁵⁹. Le potentiel révolutionnaire des sectes, qui prend source dans la révolte des vieux-croyants contre l'Église officielle et, par extension, l'ordre établi, n'avait pas non plus échappé au début du siècle au marxiste Bonč-Brujevič, qui insistait, aux côtés de Lenin, sur la nécessité d'exploiter ces « révolutionnaires du peuple (*narodnye revoljucionery*) » dès 1902⁶⁰. Et tandis que Kljuev s'associe à Ivanov-Razumnik en février 1917, dans le contexte de leur réflexion commune sur le caractère « élémentaire » que doit prendre la révolution russe, ce dernier verra également en lui « au moins un cousin de Rasputin⁶¹ ». La composante politique du déguisement de Kljuev, - l'un des moyens de mise en œuvre de sa « tactique » -, expose, paradoxalement, plus qu'elle ne dissimule, le « paysan révolutionnaire » qu'il cherche à devenir, jouant sur l'effet, là encore, qu'il produit sur son entourage qui voit en lui une seconde incarnation de Rasputin⁶². Poursuivant son idée selon laquelle le comportement de Kljuev au cours des années 1910 était marqué par un opportunisme dont l'objectif final était une révolution dont devait profiter la paysannerie, quelle qu'ait été son origine, et interprétant l'ensemble de ses engagements comme étant des éléments d'un portrait savamment construit, et hautement subversif en dernière instance, Vladislav Xodasevič écrit : « le kljuevisme [*kljuevščina*] sentait le rasputinisme [*rasputinščina*] à plein nez⁶³. »

Rjurik Ivnev écrira dans sa lettre ouverte à Esenin en 1921, se remémorant d'un épisode caractéristique survenu, selon lui, au début du printemps 1917 : « Tu marchais avec Kljuev et un autre poète. Vous m'aviez entouré comme si vous étiez ivres, larges, effrayants. Vous essayiez de me blesser avec des mots cruels. Kljuev sifflait : “notre temps est arrivé.”⁶⁴ De quel « temps » s'agissait-il ? De celui des paysans ? Ou de celui des « vrais » poètes ? Car pour Kljuev la poésie « véritable »

⁵⁹ La composante « asiatique », autrement dit élémentaire, de la révolution russe, a été critiquée par Gorki en 1918, qui dénonçait l'*aziatsčina* du paysan russe, celle qui mettait en péril l'entreprise révolutionnaire dans son ensemble. « Il faut se rappeler, prévenait Gorki dans le numéro du 13 décembre 1918 de *Novaja žizn'*, que la révolution a été amorcée par les soldats de Petrograd et que, lorsque ces soldats, ôtant leurs capotes, retourneront dans leurs villages, le prolétariat se retrouvera dans un isolement fort peu confortable. Il serait naïf et ridicule d'exiger du soldat redevenu paysan qu'il adopte comme religion l'idéalisme du prolétaire et qu'il plante le socialisme prolétarien dans son mode de vie campagnard [...] la Révolution s'avérera impuissante et périra [...] si nous ne détruisons pas, ou du moins si nous ne réduisons pas la cruauté et la hargne qui enivrent les masses et dégradent l'ouvrier révolutionnaire russe. » N. Werth, *La terreur et le désarroi. Staline et son système*, Perrin, Paris, 2007, p. 46. L'on perçoit comment l'affirmation de l'asiatisme du peuple russe comme d'un trait intrinsèque à son histoire particulière soutient une vision de la révolution comme d'une révolution avant tout paysanne.

⁶⁰ Vladimir Bonč-Brujevič, « Značenje sektanstva dlja Rossii », *Žizn'*, 1902, Londres, p. 308.

⁶¹ Ivanov-Razumnik écrit le 22 avril 1941 dans une lettre à Evgenij Ivanov : « N'avez-vous pas vu depuis le tout début (et non pas seulement depuis la Vol'fila) que Kljuev est au moins le cousin de Rasputin ? » Cité par K. Azadovskij, « Pis'ma N.Kljueva k Bloku », *Aleksandr Blok: Novye materialy i issledovanija, Literaturnoe nasledstvo*, t. 92, vol. 4, 1987, Nauka, Moscou, p. 461.

⁶² Alexander Etkind souligne : « La stratégie de comportement littéraire qu'avait choisie Kljuev rejoignait sur de nombreux points la stratégie de comportement politique qu'avait choisi Rasputin. Les deux ont été efficaces. » A. Etkind, op. cit., p. 296.

⁶³ Vladislav Chodasevič, *Nekropol'*, op. cit., p. 131.

⁶⁴ Rjurik Ivnev, *Četyre vystrela v Esenina, Kusikova, Mariengofa, Šeršeneviča, Imažinisty*, Moscou, 1921, p. 8. Dans ses souvenirs rédigés dans les années 1960, Ivnev confère un ton encore plus menaçant à la réplique de Kljuev. Si dans la version de 1921 la réplique avait été rapportée de la façon suivante : « Naše vremena prišlo », dans la version plus tardive cela devient : « Naše vremečko prišlo [c'est moi qui souligne] ». R. Ivnev, « O Sergee Esenine », *S.A. Esenin v vospominanijach sovremennikov. Literaturnye memuary*, t. 1, V. Vacuro et alii éd., Chudožestvennaja literatura, Moscou, 1986, p. 328. Pour Oleg Lekmanov, « plus Ivnev insiste pour blanchir Esenin dans ses souvenirs tardifs, plus il devient limpide qui avait véritablement effrayé l'auteur de ces mémoires en mars 1917. Bien sûr ce n'était pas le cauteleux Kljuev, mais bien Esenin, qui en deux semaines s'était “métamorphosé” » Oleg Lekmanov, Michail Sverdlov, *Esenin. Biografija*, 2011, Astrel', Moscou, p. 93. En réalité, le changement chez Kljuev avait été tout aussi radical.

est celle qui se crée loin de l'agitation des salons pétersbourgeois⁶⁵, celle dont on trouve la source au fin fond de « l'âme du peuple »⁶⁶ et celle qui nécessite, pour y accéder, un véritable exploit spirituel. La révolution, jour « rouge » par excellence, va offrir à Kljuev l'espace propice à la réalisation de l'exploit ultime, celui qui permettra de rendre à la poésie toute sa force performative en associant la création à l'action engagée. En 1922, Kljuev écrira à Esenin: « Toi, tu as vraiment vaincu les démons en costume, au lieu de les fuir, comme je l'ai fait, frémissant à l'idée de souiller ma chasuble⁶⁷. » La « fuite » dont il question est celle qui porte Kljuev à la campagne, le rapprochement dans le Nord russe avec le parti bolchevique étant assimilé à un rapprochement avec la révolution « véritable » d'une part⁶⁸, et d'autre part avec un « départ (*uchod*) » dans le peuple, peut-être rêvé par le poète comme une reconstitution des « départs » d'Aleksandr Dobroljubov⁶⁹ et de Leonid Semenov⁷⁰. Le départ de Kljuev à la campagne et son engagement subséquent seraient à aborder en termes d'exploit (*podvig*), ce qui établirait une continuité avec ses aspirations de 1905, lorsque la révolution ne se concevait pas sans un personnage de « combattant-martyr »⁷¹, une figure bientôt augmentée de l'aura de l'exploit de Dobroljubov. C'est peu après, alors qu'il se trouve à Vytegra, qu'il rédige un poème consacré à Dobroljubov, dont le nom devient synonyme d'un rêve d'union entre « poésie et mystère vivant », et lui-même un « cierge pur » qui éclaire faiblement une réalité de souffrances, violences et famine⁷². Esenin, en écho à la lettre de Kljuev dans laquelle il avouait sa « fuite », s'étonnera de son obstination de vouloir rester à la campagne dans ces conditions. Mettant l'« exploit irréflecti et cruel » de Kljuev sur le compte de son « orthodoxie de quatre sous », Esenin ajoutera: « Cet ascète de Vytegra s'obstine à vouloir être un saint de calendrier plutôt qu'un poète⁷³. » Le départ à la campagne d'un poète habitué des salons pétersbourgeois - et ce malgré son mépris affiché pour la « haute société » - et l'engagement politique dont ce départ a été l'expression, forment un jalon important non seulement dans l'itinéraire intellectuel de Kljuev, mais aussi dans la construction de sa vie dans l'art (*žiznetvorčestvo*), d'autant plus qu'il aspire, à l'instar de Dobroljubov - instance lyrique du poème mentionné, à unir, *via* la révolution, la « poésie » et la « vie ».

⁶⁵ Il écrit par exemple à Miroľjubov en février 1914 : « J'ai le cœur lourd de ressentiment envers Pétersbourg, dont je n'ai rapporté qu'un costume en laine et une chienne d'invitation à une conférence sur "l'acméisme". » *Sd*, p. 216.

⁶⁶ D'après la définition qu'en donne Vjačeslav Ivanov dans *Po zvezdam*, Saint - Pétersbourg, 1909, p. 242. Kljuev s'était sans doute imprégné des idées de Vjačeslav Ivanov par le biais de l'article que lui consacra Blok en 1905, « Tvorčestvo Vjačeslava Ivanova », et qu'il envoya au jeune poète en 1909. Sur l'influence d'Ivanov sur Kljuev, voir mon article « Obraščenie k antičnosti v tvorčestve Nikolaja Kljueva », « *Večnye* » *sužety i obrazy v literature i iskusstve russkogo modernizma*, Andrej Toporkov éd., Moscou, Indrik, 2015, p. 72-73. Voir aussi, sur l'influence de la pensée d'Ivanov sur l'orientation archaïsante du modernisme russe, le chapitre qui lui est consacré dans Irina Ševelenko, *Modernizm kak arhaizm. Nacionalizm i poiski modernistskoj estetiki v Rossii*, Moscou, NLO, 2017, p. 135 et suiv.

⁶⁷ Lettre à Esenin du 22 janvier 1922. *Sd*, p. 253.

⁶⁸ Blok aurait dit à Evgenij Zamjatin à l'été 1920 : « De bolchevisme et de révolution, il n'y en a ni à Moscou, à Pétersbourg. Le bolchevisme, le vrai, russe et pieux, il n'y en a que quelque part au fin fond de la Russie, peut-être à la campagne. Oui... » E. Zamjatin, *Lica*, dans *Sobranie sočinenij v pjati tomach*, S. Nikonenko et alii éd., Moscou, 2004, *Russkaja kniga*, t. 3, p. 21.

⁶⁹ Sur la figure d'Aleksandr Dobroljubov, qui a fasciné ses contemporains Brjusov, Blok, mais aussi Merežkovskij, qui lui consacre un passage inspiré dans *Le Tsar et la Révolution*, publié à Paris en 1907, voir K. Azadovskij, « Put' Aleksandra Dobroljubova », *Tvorčestvo A.A. Bloka i russkaja kul'tura XX veka*, Tartu, 1979, p. 121-146.

⁷⁰ Sur Leonid Semenov et son « départ » voir Irène Semenov-Tian-Chansky, « Leonid Semënov, ou le peuple comme itinéraire spirituel (1880-1917) », dans *Le peuple, cœur de la nation ? Images du peuple, visages du populisme (XIXe-XXe siècle)*, Michel Niqueux, Alexandre Dorna éd., L'Harmattan (Psychologie politique), Paris, 2004, p. 147-172.

⁷¹ C'est ainsi que L'vov-Rogačevskij définit le héros lyrique des textes de jeunesse du poète. V. L'vov-Rogačevskij, *Poëzija novoj Rossii. Poëty polej i gorodskich okrain*, Moscou, 1919, p. 62.

⁷² Le poème est daté entre 1919 et 1921. *SE*, p. 459.

⁷³ Lettre de Esenin à Ivanov-Razumnik du 6 mars 1922, reproduite dans *Vospominanija*, p. 100.

Lorsque Rjurik Ivnev a demandé à Esenin si Kljuev ne s'était pas imaginé « un nouveau Pugačev », Esenin lui aurait répondu : « Qui sait, tout chez lui est tellement tarabiscoté que même le diable ne s'y retrouverait pas⁷⁴. » Dans son article « Les poètes et la révolution », Ivanov-Razumnik insiste également sur la complexité de la « révolution de Kljuev », en des termes plus mesurés toutefois : « Chez Kljuev la révolution spirituelle, sociale, politique, sont tissées dans un même tourbillon cosmique⁷⁵. » Effectivement, le politique est emmêlé avec le poétique : avec le changement de régime, les poètes dits « paysans » sont désormais bien plus que les « chantres de la culture populaire », ils sont acteurs de la révolution, et Kljuev prend son nouveau rôle très à cœur. Son engagement auprès des bolcheviks à Vytegra, si l'on suit aussi bien la trajectoire intellectuelle du poète que les étapes d'élaboration de sa personnalité littéraire, se présente comme le point culminant d'une trajectoire orientée, dès 1905, vers la révolution, conçue à travers le prisme « paysan », Kljuev conférant à cette notion un contenu varié, à la fois social, spirituel et culturel. De sorte que la révolution concrète, en dernière instance, n'est qu'un moyen pour le poète d'arriver à ses fins : « incendier la Russie », comme l'ont suggéré Chodasevič et Georgij Ivanov, mais aussi voir triompher la « véritable » culture populaire, pour l'instant cachée, secrète, mais qui devra éclater au grand jour lors de la transfiguration dans le sang que vit le peuple russe au cours de la guerre civile.

En conclusion

La révolution, qui fait tomber les masques, cristallise les engagements et offre un champ inédit des possibles en termes esthétiques, est un jalon d'importance dans la trajectoire intellectuelle du poète. Ravivant des convictions de longue date, elle canalise aussi sa réflexion inscrite dans sa collaboration avec les cercles néo-populistes et concrétise, par la même occasion, une « haine des maîtres » qui est allée grandissant dans les années précédant février 1917, en particulier dans le cadre de sa correspondance et relation avec Sergej Esenin, et qui peut désormais être exposée au grand jour. La complexité vient du fait que Kljuev, au moment de la révolution, est à la fois le poète qui se dit « du peuple » en conférant à ce titre une valeur sociale qu'il oppose aux « aristos [dvorjančiki] »⁷⁶, et lui-même un intellectuel d'orientation populiste, ce qui le porte à s'associer avec les socialistes-révolutionnaires de gauche au même titre qu'Ivanov-Razumnik. C'est en effet en tant qu'intellectuel néo-populiste que Kljuev rejoint les Scythes, ces « slavophiles révolutionnaires »⁷⁷, même si ceux-là, et Ivanov-Razumnik en particulier, voient en lui un représentant du « peuple ». En outre, l'antagonisme qu'il cultive face aux intellectuels est loin de se résumer à une opposition, somme toute fictive, à une « classe » de possédants, comme ont voulu l'interpréter les critiques marxistes, en premier lieu L'vov-Rogačevskij. Il voit dans la révolution l'occasion pour le « peuple » de faire triompher sa vision de la culture, opposée à celle de la ville et de la décadence. Son entrée au parti bolchevik, si elle est justifiée par un maximalisme politique que Kljuev hérite de la veine paysanne de la révolution, est aussi un compromis, car au-delà de la tournure engagée que prend son œuvre à cette période, il semble voir dans cette association la voie la plus sûre pour assurer la pérennité de la

⁷⁴ R. Ivnev, op. cit. p. 328-329.

⁷⁵ R. Ivanov-Razumnik, « Poëty i revoljucija », op. cit. p. 2.

⁷⁶ « N'y prête pas attention. Tout ça, c'est Kljuev. Il nous a expliqué que désormais était venu le "règne du paysan" et que nous n'avions plus rien à faire avec les aristos. Tu comprends, il appelle "aristos" tous les poètes de la ville. » R. Ivnev, op. cit., p. 329.

⁷⁷ [Anonyme], « Izdatel'stvo "Skify" », *Russkaja kniga*, № 1, 1921, p. 9.

« vraie révolution ».

Dans les mois qui suivent la révolution de Février faussement « pacifique », le poète adopte une double, sinon une triple posture: il est à la fois l'auteur d'hymnes inspirés à la révolution de l'« esprit » sur les pages de l'almanach des « Scythes »; le paysan anonyme cité dans l'article réédité de Blok et qui revient dans la presse d'orientation socialiste-révolutionnaire à travers ses signatures qui font le lien avec 1905; il est aussi « ivre de joie⁷⁸ » à l'idée que la révolution eut lieu, et se radicalise rapidement en redonnant une valeur à la fois sociale et de supériorité morale à sa posture « paysanne ». La continuité entre 1905 et 1917 est manifeste. Pourtant, ce n'est pas le même Kljuev, car ce n'est plus en tant que « Paysan K », mais bien en tant que « poète du peuple » qu'il accueille Février, puis Octobre 1917. Dès lors, l'engagement du poète « en révolution » se fera à travers, d'une part, la doctrine d'une « poésie paysanne » élaborée au cours de sa correspondance avec Esenin et qui éclate au grand jour au lendemain de la révolution de Février, et, d'autre part, la conception de la révolution comme espace utopique à la performativité immanente, autrement dit un espace qui autorise la fusion entre l'art et la vie, l'exploit symboliste et la création de mythes (*mifotvorčestvo*). Associant conceptions politique, spirituelle, esthétique et culturelle de la révolution, Kljuev s'engage dans ces années dans une réflexion sur la teneur de la culture populaire, une conception dont le contenu sera appelé à changer au cours des années 1920, lorsque le facteur politique sera évacué de la réflexion et que le terme même de « paysan » subira des transformations de taille, en premier lieu sous sa plume. Le poète ne gardera alors de son déguisement que le concept et se fera un modèle d'anti-comportement, attirant les jeunes poètes soviétiques qui développent à leur tour une culture semi-clandestine de la subversion, tels Daniil Charms et Alexandr Vvedenskij, poètes de l'OBERIU.

Résumé

Parmi les intellectuels, écrivains, poètes et artistes dont la révolution de 1917 a bousculé la trajectoire et imprégné l'œuvre, Nikolaj Kljuev est une figure particulièrement intéressante, en tant qu'il fournit l'exemple d'un engagement à la fois intellectuel et concret, intégrant la révolution à une conception de la vie comme œuvre d'art et trouvant dans l'espace public transformé par la révolution la scène idéale pour faire entendre sa voix poétique. Auteur d'une œuvre vaste et complexe, Nikolaj Kljuev a frappé l'esprit de ses contemporains en créant une *persona* littéraire haute en couleurs. Dans les années 1910 en effet, le poète a élaboré, en grande partie à l'aide d'un public complaisant, un mythe biographique - celui d'un poète « paysan », « issu du peuple » et nourri aux sources de la « culture populaire » - qu'il s'appliquera à enrichir au cours de la décennie suivante et qui devient surtout, autour de 1915, année de sa rencontre avec Esenin, à la fois manifestation esthétique d'un certain mode de comportement et terreau d'une radicalisation politique. Au lendemain de 1917, le « passage » du scythisme au bolchevisme n'est en réalité que superficiel, les engagements de Kljuev mettant en lumière l'absence de distinction véritable entre les deux mouvements dès lors que l'on distingue entre le bolchevisme « théorique » et celui professé par la « paysannerie », du moins celle perçue à travers un prisme intellectuel et certainement romantique. Militant pour des réalisations

⁷⁸ « J'étais ivre de joie, comment voulez-vous qu'il en ait été autrement ? » ajoute Kljuev à la fin de sa confession à Rjurik Ivnev sur le sentiment véritable qu'il éprouvait à l'égard des salons, lorsque ceux-ci en sont venus à disparaître au lendemain de Février. R. Ivnev, op. cit., p. 193.

concrètes, comme le partage des terres, mais surtout versant dans la conception d'une révolution transfiguratrice et universelle, Kljuev se montre bien plus intellectuel que paysan dans son rapport à la révolution.